Leibniz, ***Monadologie*** **(1714), § 64 :** « chaque corps organique d'un vivant est une espèce de machine divine, ou d'un automate naturel, qui surpasse infiniment tous les automates artificiels. Parce qu'une machine faite par l'art de l'homme n'est pas machine dans chacune de ses parties. Par exemple : la dent d'une roue de laiton a des parties ou fragments qui ne nous sont plus quelque chose d'artificiel et n'ont plus rien qui marque de la machine par rapport à l'usage où la roue était destinée. Mais les machines de la nature, c'est-à-dire les corps vivants, sont encore machines dans leurs moindres parties, jusqu'à l'infini. C'est ce qui fait la différence entre la Nature et l'Art, c'est-à-dire entre l'art Divin et le nôtre. »

Kant, ***Critique de la faculté de juger*** **(1790)** : « Est sublime ce qui […] prouve une faculté de l'esprit qui dépasse toute mesure des sens. »

Pascal, ***Pensées*** **(1669),** fragment 72 (Brunschvicg)

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que ces astres, qui roulent dans le firmament, embrassent.

Mais si notre vue s'arrête là que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche, nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même, son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme, dans l'infini ?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates, qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. (…)

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ses merveilles, et je crois que sa curiosité se changeant en admiration il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. La fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti.

(…) Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature comme s'ils avaient quelque proportion avec elle. C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses et de là arriver jusqu'à connaître tout, par

une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature.

Quand on est instruit, on comprend que, la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches, car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer ? Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes, car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier ? (…)

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence, et l'étendue visible du monde nous surpasse visiblement. Mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses nous nous croyons plus capables de les posséder, et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie pour l'un et l'autre, et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre et l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Connaissons donc notre portée. Nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout. Ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes qui naissent du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.

Bornés en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de proximité empêche la vue. Trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit, trop de vérité nous étonne. (…) Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles, nous ne les sentons plus, nous les souffrons. (…)

Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle, et nous quitte, et si nous le suivons il échappe à nos prises, il nous glisse et fuit d'une fuite éternelle ; rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté ; notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences : rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé.

Bible, Genèse, chap. 1, versets 27-31 : « Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre.
Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme.

Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre.
Et Dieu dit : Voici, je vous donne toute herbe portant de la semence et qui est à la surface de toute la terre, et tout arbre ayant en lui du fruit d'arbre et portant de la semence : ce sera votre nourriture.
Et à tout animal de la terre, à tout oiseau du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre, ayant en soi un souffle de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture. Et cela fut ainsi.
Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, cela était très bon. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le sixième jour. »

Puis chap. 2, versets 5-8 : « Lorsque l'Éternel Dieu fit une terre et des cieux, aucun arbuste des champs n'était encore sur la terre, et aucune herbe des champs ne germait encore : car l'Éternel Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour cultiver le sol.
Mais une vapeur s'éleva de la terre, et arrosa toute la surface du sol.
L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant.
Puis l'Éternel Dieu planta un jardin en Éden, du côté de l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé. »

Descartes, *Discours de la méthode* (1637), 6ème partie :
« sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que, commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusques à présent, j'ai cru que je ne pouvois les tenir cachées sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer autant qu'il est en nous le bien général de tous les hommes : car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connoissances qui soient fort utiles à la vie ; et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connoissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connoissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feroient qu'on jouiroit sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie (...) »

Markus Gabriel, *L'Homme-animal* (2024) :
« Notre manière d'organiser l'économie, c'est-à-dire la modernité fossile du capitalisme industriel, vient en réalité d'une certaine manière de voir et de concevoir la nature dont nous savons maintenant, grâce au progrès des sciences, qu'elle repose sur des fondements faux. Quand j'écris que nous ne savons plus qui nous sommes, cela signifie que nous nous sommes trompés sur notre véritable nature. Et c'est pourquoi nous avons besoin, très urgemment, d'une nouvelle conception de ce que nous sommes et de ce que nous savons, de manière très complexe et donc sur la base d'investigations qui doivent être interdisciplinaires. »

Anthropocène : l'Homme acteur des changements environnementaux

Qu'est-ce que l'anthropocène ?

Cette notion, sujette à bien des controverses, fait référence à une nouvelle époque dans laquelle nous nous situerions désormais. Pourtant, l'Holocène, dernière époque géologique en date, a vu le développement de l'humanité pendant près de 12 000 ans. Pourquoi proposer maintenant un nouveau terme ?

Aujourd'hui, les humains et leurs pratiques génèrent des changements environnementaux sur Terre d'ampleur souvent comparable aux forces géophysiques, climatiques, volcaniques ou encore extra-terrestres (météorites). Durant 4,5 milliards d'années, ces dernières ont façonné la planète et les scientifiques ont divisé les temps géologiques en étages, périodes, époques ou ères pour mieux cerner la chronologie de l'histoire de la Terre. Actuellement, les activités humaines, émettrices de pollution atmosphérique, de substances chimiques de synthèse, d'éléments plastiques rejetés dans tous les océans… sont responsables de bouleversements environnementaux majeurs, et cela, avec une rapidité fulgurante. La hausse des températures, la modification de l'atmosphère, certaines pollutions, le déclin de la biodiversité, laisseront sans doute une trace dans l'histoire géologique et climatique de la planète.

C'est la responsabilité de l'espèce humaine dans ces changements que la notion d'anthropocène veut mettre en avant.

« Les conséquences sont dévastatrices, pouvant entraîner de nouveaux risques d'insécurité alimentaire ou de migrations climatiques pour l'Homme, d'épuisement des ressources naturelles, des questions de santé... », Frédérique Chlous, professeure d'anthropologie au Muséum et directrice du département Homme & Environnement.

Quand débute l'anthropocène ?

C'est en 1995 que le Prix Nobel de chimie Paul Crutzen emploie pour la première fois le terme « anthropocène », néologisme du grec ancien anthropos « être humain » et kainos « nouveau ». Mais le concept est sujet à bien des discussions. Comment peut-on incriminer l'humain en général, quand un milliard d'individus seulement sur presque huit, produit environ 70 % des émissions de gaz à effet de serre, les autres payant plutôt le prix des dégâts occasionnés ? Pourquoi certains datent le début de cette période à la révolution industrielle alors que l'Homme a colonisé de nouveaux territoires depuis environ 65 000 ans en Australie en contribuant, par exemple, à la disparition de la mégafaune de ce continent ? Pourquoi enfin, évoquer une nouvelle époque géologique alors que les critères de définition officielle ne sont pas remplis ?

« Chaque discipline analyse de manière différente ce terme, reconnaît Frédérique Chlous, mais l'apparition de ce mot anthropocène a un avantage : le changement de paradigme, c'est-à-dire de représentation de notre monde et de notre place dans celui-ci. Depuis les années 1970, le réchauffement climatique et le déclin de la biodiversité s'accélèrent, et les scientifiques le montrent : l'impact des activités humaines n'a jamais été aussi fort sur l'environnement. Nous devons être réalistes mais ne pas céder au catastrophisme non plus. Nous pouvons encore agir et préserver avec un certain succès la biodiversité ou encore limiter les émissions de gaz à effet de serre, la déforestation, l'usage des pesticides par des politiques publiques ambitieuses. Parler d'anthropocène, c'est donc prendre conscience de notre place et des actions correctrices possibles pour préserver les ressources dont nous avons besoin, pour notre bien-être et pour celui des autres êtres vivants eux-mêmes », estime-t-elle.

Source : Museum National d'Histoire Naturelle, février 2022

Charles Darwin, *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle* (1859) :
« la disposition semblable des os de la main humaine, dans l'aile de la chauvesouris, dans la nageoire du marsouin et dans la jambe du cheval ; … tous ces faits et un nb infini d'autres semblables s'expliquent facilement par la théorie de la descendance avec modifications successives, lentes et légères. »

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755) :
Il faut « démêler ce qu'il y a d'originaire et d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme ».
« Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu naturelle [...], je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi faibles, et sujets à autant de mots que nous le sommes ; vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. [...] avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison. »

Victor Hugo, *La Légende des Siècles*, « Le Crapaud » :
Tous regardaient.
Soudain, avançant dans l'ornière
Où le monstre attendait sa torture dernière,
L'âne vit le crapaud, et, triste, — hélas ! penché
Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,
Il sembla le flairer avec sa tête basse ;
Ce forçat, ce damné, ce patient, fit grâce ;
Il rassembla sa force éteinte, et, roidissant
Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,
Résistant à l'ânier qui lui criait : Avance !
Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,
Avec sa lassitude acceptant le combat,
Tirant le chariot et soulevant le bât,
Hagard, il détourna la roue inexorable,
Laissant derrière lui vivre ce misérable ;
Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.
Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,
Un des enfants-celui qui conte cette histoire —
Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,
Entendit une voix qui lui disait : Sois bon !

Bonté de l'idiot ! diamant du charbon !
Sainte énigme ! lumière auguste des ténèbres !
Les célestes n'ont rien de plus que les funèbres
Si les funèbres, groupe aveugle et châtié,
Songent, et, n'ayant pas la joie, ont la pitié.
Ô spectacle sacré ! l'ombre secourant l'ombre,
L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre,
Le stupide, attendri, sur l'affreux se penchant ;
Le damné bon faisant rêver l'élu méchant !
L'animal avançant lorsque l'homme recule !
Dans la sérénité du pâle crépuscule,
La brute par moments pense et sent qu'elle est sœur
De la mystérieuse et profonde douceur ;
[…]

Virgile, *Les Géorgiques*, livre II :
Mais ni la terre des Mèdes, si riche en forêts, ni le beau Gange, ni l'Hermus dont l'or trouble les eaux ne sauraient le disputer en louanges à l'Italie ; non plus que Bactres ni l'Inde ni la Panchaïe, toute couverte de sables riches d'encens. Ce pays-ci n'a point vu de taureaux soufflant du feu par leurs naseaux le retourner pour y semer les dents d'une hydre monstrueuse, ni une moisson de casques et de piques drues de guerriers hérisser ses campagnes. Mais les épis y sont lourds et la liqueur de Bacchus, le Massique, y abonde ; le pays est couvert d'oliviers et de grands troupeaux prospères. D'ici, le cheval belliqueux, tête haute, s'élance dans la plaine ; de là, tes blancs troupeaux, Clitumne, et le taureau, la plus grande des victimes, souvent, après s'être baignés dans ton fleuve sacré, conduisirent aux temples des dieux les triomphes romains.

Ici règne un printemps continuel, et l'été en des mois qui lui sont étrangers ; deux fois les brebis y sont pleines, deux fois l'arbre y produit des fruits. De plus, on n'y voit point les tigres féroces ni la race cruelle des lions ; des aconits n'y trompent pas les malheureux qui les cueillent ;

un écailleux serpent n'y traîne pas sur le sol ses immenses anneaux ni par une contraction ne ramasse son corps en spirale. Ajoutez tant de villes incomparables, tant de travaux de construction, tant de places bâties par la main des hommes sur des rochers à pic, et ces fleuves baignant le pied d'antiques murailles. Rappellerai-je la mer qui la baigne au nord, et celle qui la baigne au sud ? ou encore ses grands lacs ? Toi, Larius, le plus grand, et toi, Benacus, dressant tes flots et frémissant comme la mer ? Rappellerai-je nos ports, et les digues ajoutées au Lucrin, et la mer indignée avec ses sifflements énormes aux lieux où l'onde Julienne résonne du bruit des flots qu'elle refoule au loin, et où la vague Tyrrhénienne s'élance aux eaux de l'Averne ? Ce même pays nous a montré dans ses veines des filons d'argent et des mines d'airain, et a roulé dans ses fleuves de l'or en abondance. C'est lui qui a produit une race d'hommes ardente,

Nicolas BOUVIER, *L'Usage du monde* (1963) :
« Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. »
« ... et ce bénéfice est réel, parce que nous avons droit à ces élargissements, et, une fois ces frontières franchies, nous ne redeviendrons jamais plus tout à fait les misérables pédants que nous étions. » Emerson

Nicolas Bouvier, Réflexions sur l'espace et l'écriture » (2004) :

« Le voyage où, petit à petit, tout nous quitte est aussi, symboliquement et réellement, passage d'un état grossier à un état subtil et donc, apprentissage de la mort. Le but de l'état nomade n'est pas de fournir au voyageur trophées ou emplettes mais de le débarrasser par érosion du superflu, c'est dire de presque tout. Il rançonne, étrille, plume, essore et détrousse comme un bandit de grand chemin mais ce qu'il nous laisse « fera le carat » ; personne ne nous le prendra plus. On se retrouve réduit et allégé. Pour un temps seulement : la légèreté est aussi volatile que précieuse et exige d'être courtisée et reconquise chaque jour. De retour à l'état sédentaire - qui a lui aussi ses « moyens libératoires » - il faut veiller à ne pas reprendre cette corpulence et cette opacité qu'on se flattait d'avoir perdues. Et si l'on souhaite raconter ce qu'on a vu, être, dans la définition stendhalienne, « un miroir promené le long d'une grande route », il faudra que le langage subisse la même épreuve, chaque mot passé au feu et comme alchimiquement « éprouvé », tout ce qui sonne juste étant le fruit de combustions ou de distillations successives qui s'opèrent souvent à notre insu.

L'écriture, lorsqu'elle approche du « vrai texte » auquel elle devrait accéder, ressemble intimement au voyage parce que, comme lui, elle est une disparition. Certes pas affirmation de la personne mais sa dilution consentie au profit d'une totalité qu'il faut sinon exprimer (on ne peut pas), au moins rejoindre. Toute opération menée à son terme implique un effacement quasi sacrificiel de l'opérateur. »

Frontière afghane. Khyber Pass. *5 décembre [1953]*

A Kaboul, ceux que j'interrogeais sur le Khyber ne trouvaient jamais leurs mots : « … inoubliable, c'est surtout l'éclairage... ou l'échelle... ou l'écho peut-être, comment vous dire ?... » puis ils s'enferraient, renonçaient et, pendant un moment, on les sentait retournés en esprit dans le col, revoyant les mille facettes et les mille ventres de la montagne, éblouis, transportés, hors d'eux-mêmes, comme la première fois.

Le 5 décembre à midi, après un an et demi de voyage, j'ai atteint le pied de la passe. La lumière touchait la base des monts Suleiman et le fortin de la douane afghane noyé dans un bouquet de saules qui brillaient comme écailles au soleil. Pas d'uniformes sur la route barrée par un léger portail de bois. Monté jusqu'au bureau. […]

Ensuite j'ai fumé un narghilé en regardant la montagne. A côté d'elle, le poste, le drapeau noir-rouge-vert, le camion chargé d'enfants pathans[1] leur long fusil en travers des épaules, toutes les choses humaines paraissaient frustes, amenuisées, séparées par trop d'espace comme des dessins d'enfants où la proportion n'est pas respectée. La montagne, elle, ne se dépensait pas en gestes inutiles : montait, se reposait, montait encore, avec des assises puissantes, des flancs larges, des parois biseautées comme un joyau. Sur les premières crêtes, les tours des maisons-fortes pathanes luisaient comme frottées d'huile ; de hauts versants couleur chamois s'élevaient derrière elles et se brisaient en cirques d'ombre où les aigles à la dérive disparaissaient en silence. Puis les pans de rocs noirs où les nuages s'accrochaient comme une laine. Au sommet, à vingt kilomètres de mon banc, des plateaux maigres et doux écumaient de soleil. L'air était d'une transparence extraordinaire. La voix portait. J'entendais des cris d'enfants, très haut sur la vieille route des nomades, et de légers éboulis sous le sabot de chèvres invisibles, qui résonnaient dans toute la passe en échos cristallins. J'ai passé une bonne heure immobile, saoulé par ce paysage apollinien[2]. Devant cette prodigieuse enclume de terre et de roc, le monde de l'anecdote était comme aboli. L'étendue de montagne, le ciel clair de décembre, la tiédeur de midi, le grésillement du narghilé et jusqu'aux sous qui sonnaient dans ma poche, devenaient les éléments d'une pièce où j'étais venu, à travers bien des obstacles, tenir mon rôle à temps. « Pérennité... transparente évidence du monde… appartenance paisible... » moi non plus, je ne sais comment dire... car, pour parler comme Plotin[3] :

Une tangente est un contact qu'on ne peut ni concevoir ni formuler.

Mais dix ans de voyage n'auraient pas pu payer cela.

Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr.

Repris mon passeport paraphé, et quitté l'Afghanistan. Il m'en coûtait. Sur les deux versants du col la route est bonne. Les jours de vent d'est, bien avant le sommet, le voyageur reçoit par bouffées l'odeur mûre et brûlée du continent indien...

Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde* (1963)

[1] Pathan (ou pachtoune) : relatif aux Pachtous, peuple du Pakistan et de l'Afghanistan.
[2] (D'après Nietzsche) Relatif à Apollon, c'est-à-dire empreint d'ordre, d'harmonie, de sérénité.
[3] Plotin est un philosophe latin du III^{ème} siècle après J.-C.